

Dans sa version interactive, l'image représente un jukebox. On clique sur l'étiquette du titre pour obtenir les informations.

1. *Pourquoi moi*, Coco Schmidt

“- Ici Radio Switzerland, bafouilla le stagiaire. Comme chaque jour, voici deux heures de musique et de bonne humeur, avec tout de suite notre disque de la semaine, voici Coco Schmidt qui chante Pourquoi moi ?

Une nuisance mélodique envahit l'espace un instant, Tristano coupa le son.

Ainsi se termine la très brève apparition de Coco Schmidt dans *Le Méridien de Greenwich*, premier roman de Jean Echenoz. Aussi anecdotique qu'elle puisse paraître, cette figure de chanteuse resurgira plus tard dans l'œuvre d'Echenoz... De même que le plaisir à inventer de pseudo-tubes radiophoniques (voir numéro 7 : George Gershwin).

2. *Cherokee*

Extrait sonore : [Cherokee, Ray Noble, 1938](#)

Lorsqu'on lui demandait pourquoi avoir intitulé son deuxième roman *Cherokee*, dont un des éléments-clé se trouve être un perroquet, Jean Echenoz répondait :

“C'est un thème assez connu dans le répertoire des musiciens de jazz, il représente pas mal de difficultés d'exécution. Parker l'a beaucoup joué et l'a transformé en en faisant koko, ce qui est bien un nom de perroquet, non ?”

En effet, le thème composé par Ray Noble fait son apparition dès les premiers chapitres du roman sous la forme d'un "disque emprunté depuis longtemps" à un des personnages principaux, "une interprétation très peu courante de *Cherokee*".

3. *Concerto n°2*, Chopin

Extrait sonore : [Concerto n°2](#)

“Je suis très fasciné par les musiciens professionnels, les virtuoses, et en particulier par les pianistes. Leur relation à leur instrument, à leur partition, mais aussi au public, au corps, à l'apparence, est quelque chose qui m'impressionne beaucoup.”

(revue PAGE, janvier 2003)

Comme pour tempérer cette fascination, Jean Echenoz s'attache à désacraliser la figure du pianiste en faisant de Max, le héros d'*Au piano*, pianiste émérite, un grand angoissé qui combat habituellement le trac avec du whisky. Son manager l'affuble ainsi d'un assistant chargé de lui changer les idées - par exemple en le promenant au Parc Monceau, où le danger guette pourtant à chaque virage, sous la forme de statues représentant de grands artistes... Chopin, dont le *Concerto n°2* est joué au premier chapitre, fait l'objet d'une attention toute particulière ("Nom de Dieu, se dit Bernie, Chopin. Surtout pas Chopin."), puisque l'assistant de Max tient à lui éviter la vue de cette statue "où l'on voit celui-ci, sculpté en pleine action à son piano, martelant on ne sait quelle mazurka

pendant que l'inévitable jeune femme assise au-dessous de l'instrument, les cheveux recouverts d'un voile et curieusement dotée de très grands pieds, à l'évidence très concentrée, se couvre les yeux sous l'emprise de l'extase - Putain mais c'est pas vrai comme c'est beau, cette musique - ou de l'exaspération - Putain mais c'est pas vrai comme j'en peux plus de ce mec."

4. *Pressentiment et Mort*, Leoš Janáček

Extrait sonore : [la Piano Sonata "1.X.1905" I *The Pressentiment*](#)

C'est une affaire entendue dès le début d'*Au piano* : son personnage principal, Max, va mourir. Au cours des concerts et récitals qu'il donne à la salle Pleyel ou à la salle Gaveau, mais aussi de ses sessions de travail, nombreux sont les titres évoqués. Évidemment, les plus marquants restent *Pressentiment* et *Mort*, les deux mouvements de la sonate 1.X.1905 de Leoš Janáček, brièvement évoqués par un narrateur friand, comme toujours chez Echenoz, de ces petits clins d'œil qui se font aux dépens des personnages.

5. *The Night is Young and You're So Beautiful*, Dean Martin

Nombreux sont les acteurs de l'âge d'or hollywoodien évoqués dans les romans de Jean Echenoz. Le narrateur ne manque jamais de souligner la ressemblance d'un personnage avec une star du grand écran ou d'établir des parallèles avec des scènes cultes de classiques du film noir.

Dans *Au piano*, Jean Echenoz s'offre un petit plaisir : transformer l'acteur-crooner Dean Martin en majordome du purgatoire où est envoyé son héros après sa mort. Contraint, selon la loi de cet au-delà, à dissimuler son identité, il opère sous le nom de Dino - le véritable prénom de Dean Martin... Mais finit par trahir sa véritable identité.

"Dino manœuvra le véhicule et l'on repartit sans commentaire en direction du Centre, d'abord en silence puis, comme si Dino sentait que ce silence pouvait se mettre à peser, il commença de fredonner délicatement une mélodie que Max identifia aussitôt – The Night Is Young And You're So Beautiful – puis se mit à la chanter vraiment avec toutes ses paroles, à mi-voix, tout en s'improvisant une section rythmique en pianotant du bout des doigts sur le volant. Non content de reconnaître cette chanson, Max reconnaissait de plus en plus précisément le timbre de la voix de Dino. Cette voix de crooner un peu dérisoire, désinvolte et douée mais consciente et se moquant de sa dérision même : Dean Martin à l'évidence, Dean Martin bien sûr, c'était non moins indiscutable qu'assez intimidant car Dean Martin, quand même."

6. *Boléro*, Ravel

Extrait sonore : [Boléro de Ravel](#)

Est-ce en raison de son goût pour les mécaniques en tout genre que Jean Echenoz s'est attaché à la figure de Ravel et à son célèbre *Boléro*, inspiré par les gestes répétitifs du travail à la chaîne ? Les machines ont en tout cas, du "rotor stator" du *Méridien de Greenwich* à celles de Nikola Tesla réinventées dans *Des Eclairs*, souvent joué un rôle important dans son œuvre. Au centre du roman qu'il consacre à Maurice Ravel se trouvent quelques paragraphes qui reviennent sur la genèse de cette célèbre pièce qui a échappé à son créateur.

"Chaîne et répétition, la composition s'achève en octobre après un mois de travail seulement troublé par un splendide rhume cueilli, pendant une tournée en Espagne, sous les cocotiers de Malaga. Il sait très bien ce qu'il a fait, il n'y a pas de forme à proprement parler, pas de développement ni de modulation, juste du rythme et de l'arrangement. Bref c'est une chose qui s'autodétruit, une partition sans musique, une fabrique orchestrale sans objet, un suicide dont l'arme est le seul élargissement du son. Phrase ressassée, chose sans espoir et dont on ne peut rien attendre, voilà au moins, dit-il, un morceau que les orchestres du dimanche n'auront pas le front d'inscrire à leur programme. [...]"

Or ça ne se passe pas du tout comme prévu. [...] Cet objet sans espoir connaît un triomphe qui stupéfie tout le monde à commencer par son auteur. Il est vrai qu'à la fin d'une des premières exécutions, une vieille dame dans la salle crie au fou, mais Ravel hoche la tête : En voilà au moins une qui a compris, dit-il juste à son frère. De cette réussite, il finirait par s'inquiéter. Qu'un projet si pessimiste recueille un accueil populaire, bientôt universel et pour longtemps, au point de devenir un des refrains du monde, il y a de quoi se poser des questions, mais surtout de mettre les choses au point. À ceux qui s'aventurent à lui demander ce qu'il tient pour son chef-d'œuvre : C'est le Boléro, voyons, répond-il aussitôt, malheureusement il est vide de musique."

7. *The Man I love*, George Gershwin

Extrait audio : [The Man I love](#), de George Gershwin

Parmi les noms de musiciens jazz disséminés par Jean Echenoz dans son œuvre, George Gershwin a manifestement une importance toute particulière : dans *Ravel*, il s'agit du seul et unique musicien cité en dehors du compositeur classique et de ceux à qui il fait exécuter ses réalisations. Un aveu de supériorité ? Ravel ne s'en laisse pourtant pas compter, comme l'indique l'extrait suivant... Mais les allusions au jazz, considéré par Ravel comme la seule invention de son époque réellement prometteuse pour l'avenir de la musique, sont cependant nombreuses dans *Ravel*. Une trace de plus de la passion d'Echenoz pour ce genre musical.

"Finalement il n'y fait pas si froid [à New York] pour fêter ses cinquante-trois ans le 7 mars avec pas mal de monde dont Gershwin, qu'il a voulu revoir pour l'écouter jouer The Man I love. L'autre évidemment s'exécute en mettant toute la gomme pour le prier après le dîner de lui donner des cours de composition mais Ravel refuse net, lui représentant qu'il risquerait de perdre sa spontanéité mélodique et pour faire quoi, je vous le demande, rien que du mauvais Ravel. C'est aussi qu'il n'aime pas prendre des élèves et puis bon, Gershwin, on dirait que son succès universel ne lui suffit plus, il vise plus haut mais les moyens lui manquent, on ne va quand même pas l'écraser en les lui donnant"

8. *Excessif*, So Thalasso

Le titre *Excessif*, interprété par So Thalasso - pseudonyme derrière lequel se cache Constance, l'héroïne d'*Envoyée Spéciale* - et composé par Lou Tausk, autre personnage important du roman, est loin d'être un détail de l'histoire. Ce morceau y joue même un rôle moteur puisque c'est son succès inépuisable en Corée du Nord qui expliquera que Constance se retrouve au centre d'un véritable nid d'espions.

Surtout, *Excessif* - dont Echenoz assure qu'il a écrit le texte, sans l'intégrer au roman - permet d'adresser au lecteur quelques clins d'œil complices : ainsi découvre-t-on qu'il a été repris par Coco Schmidt, star éphémère déjà évoquée dans *Le Méridien de Greenwich*, mais aussi par Gloria Stella, qui n'est autre que l'héroïne du roman *Les Grandes Blondes* ! *Excessif* mérite donc bien les longs développements que lui consacre Echenoz au chapitre 10 du roman, évoquant ses nombreuses versions étrangères (*Desmesurado*, *Senza limiti*, *Perda total*, *Too Too Too*, *Reiner Wahnsinn*, *Abnormaal*, *Taşkın*, *Το παράκανεζ...*) avant de revenir sur sa genèse :

"Excessif, Tausk l'a en effet réalisé seul : composé, écrit, produit, interprété à la va-vite et à tout hasard par Constance qui venait d'arriver dans sa vie, qui n'avait jamais rien chanté de la sienne et l'avait enregistré en un après-midi sous le premier pseudonyme — So Thalasso — venu à l'esprit de Tausk. Puis : triomphe, contre toute attente, d'abord en version originale puis en profuses reprises — Gloria Stella, Boz Scaggs, Coco Schmidt, tant d'autres."

